

BERNARD GAUBE

« N'ayant pas été formé dans les écoles d'art à devenir peintre, j'étais et je suis sans doute encore, plus agissant que pensant. »

Quand on lui parle de sa peinture, Bernard Gaube répond par un geste d'écriture dans l'espace... La pratique de Bernard Gaube est en prise directe avec son existence. Son œuvre, à l'image d'un parcours de vie placé sous le signe d'un dévouement total à la peinture, est marqué par l'exploration de ses techniques, de ses courants, de ses écrits. Jamais la surface de la toile n'enferme un sujet, ne fixe un état définitif de l'aspect des choses ou de la matière. Espace ouvert, mutatif, dans les superpositions et dans les transparences, il y coexiste autant d'événements marquants, de recherches et d'errances, de moments de solitude et d'introspection. Dans cette écriture de soi qu'implique cette « expérience transcendante » qu'est la peinture, et la nécessaire méditation qu'elle impose, la figure de l'autoportrait habite son travail de manière omniprésente, jusqu'à parfois devenir encombrante.

Pour vous qui entrez dans votre soixante-neuvième année, quels sont les événements, les rencontres, les recherches qui ont fait de votre peinture ce qu'elle est aujourd'hui ? Même si je me suis très tôt accroché au désir de devenir peintre, je suis traversé depuis un ou deux ans, de manière assez étrange et inattendue, par ces questions : « comment j'en suis arrivé là ? » ou « quels ont été les choix de vie qui ont fait que j'ai passé une grande partie de mon temps à me lever tous les matins à l'aube pour aller dans mon atelier ? » Pour moi, être peintre c'est s'engager dans un processus de création, dans des questionnements, être ouvert à la rencontre, à la lecture que je considère aussi comme une rencontre avec les autres, avec des peintres dont j'ai plus d'une centaine de monographies et dont je lis avec grand intérêt les entretiens. Ma production de peintre s'est d'emblée inscrite dans celle d'une génération qui était dans les années 80 décrite comme une « peinture du faire ». Celle-ci correspondait bien à ma vie personnelle, à mon parcours, pour moi qui ai quitté l'école à 19 ans, qui suis devenu père de famille à 21 ans (j'ai très vite été papa de trois enfants). Plus qu'une carrière de peintre, j'ai d'abord épousé un mode de vie.

Aviez-vous à ce moment une idée de ce qu'était ce mode de vie ?

J'avais des représentations de ce que pouvait être la vie d'un écrivain, et pour moi la vie de peintre c'était un peu la même chose. J'imaginai une vie de solitude que je connaissais très exactement parce que, dans le contexte très particulier des années 60, mes parents vivaient dans une communauté catholique et étaient ce que nous pourrions appeler des



Résistance - Goya, 2011-2012. Huile sur toile, 46 x 37 cm. Collection privée

activistes. À 16 ans, je militais déjà contre la guerre du Vietnam et à 17 ans se posait déjà à moi le choix de m'engager, comme mon père ou ma tante qui était anarchiste libertaire, dans une vie de militantisme ou de travailler pour une O.N.G. Mais à l'engagement politique et à la voix sociale, j'ai préféré le silence sachant que si je laissais parler une certaine partie de moi, je n'écrirais plus. Pour moi, la création passe en effet par le silence, le face-à-face avec soi-même, ce qui me demande une très grande disponibilité, des règles monastiques, et relève de l'auto praxis.

L'acte de peindre permet d'explorer cette intériorité qu'évoque Kandinsky ?

Le paysage de Bourgogne avec ses architectures romanes, l'abbaye de Pontigny, de Vézelay, où j'allais chaque été avec mes parents, a façonné ma perception du corps dans l'espace,

ENTRETIEN - BERNARD GAUBE

a nourri mes perceptions esthétiques et existentielles. Dans ces lieux où j'ai passé beaucoup de temps à méditer, sans qu'il soit pour autant question de religion, j'ai eu la sensation d'être en harmonie avec moi-même. Une forme d'équilibre que l'on ne trouve qu'au plus profond de soi et que je recherche dans la peinture même si je suis conscient qu'il n'y a pas d'absolu dans celui-ci, et qu'à peine trouvé, il est rompu.

« J'ai consacré ma vie à la peinture parce qu'elle posait d'emblée la question de l'inscription de mon corps dans l'espace, du silence et de l'introspection. »

Pouvez-vous nous raconter votre premier geste de peinture ?

J'ai vécu avec mes parents à Bruxelles dans une maison dessinée par l'architecte Robert Schuiten qui a une écriture de l'espace très inspirée. C'est là que j'ai exécuté un premier geste de peinture emprunté à un souvenir d'une visite avec mes parents de l'exposition de l'École américaine en 1958. J'ai déversé sur le sol de la cave de la peinture en perçant des pots de peinture pour faire du dripping. Le passage par la matière et le toucher m'est fondamental pour comprendre le monde. J'ai commencé à peindre de manière autodidacte parce que j'ai connu un peintre qui m'a montré que l'on pouvait vivre de sa peinture, hors des modèles conventionnels, hors de cet interdit familial qui voyait la vie de peintre avec ses modèles et ses fréquentations comme celle d'un « bâton de chaise ». J'ai d'abord été potier dans le Berry, ce qui m'a permis de fonder une famille, de créer de mes mains. Mais j'ai toujours eu ce désir de peindre. À l'âge de 30 ans, j'ai voulu m'essayer à la peinture mais comme je ne savais pas m'y prendre avec les pigments, j'ai téléphoné à un ami qui était à l'École d'art de La Cambre qui s'est moqué de moi en me disant que l'époque était au conceptuel et que ça n'intéressait plus personne de mélanger des pigments.

« La matière et sa rencontre me donnent accès à une pensée visuelle incarnée, et me façonnent également. »

Comment avez-vous abordé la toile en tant qu'autodidacte ?

J'ai commencé à peindre en parallèle aux multiples activités que je faisais à l'époque pour nourrir ma famille : laveur de vitres, ouvrier dans une usine, employé dans une imprimerie... Tous les outils et les matériaux que je pouvais employer dans ces métiers servaient ma peinture. J'utilisais du latex, du papier, des lames de scie. Au tout début, je ne me suis pratiquement pas servi de pinceaux pour m'exprimer, tout simplement parce que je n'en avais pas et que je ne savais pas m'en servir. À l'époque, j'exposais en France, en Allemagne et aux États-Unis, et en Belgique comme jeune potier. Par les rencontres que j'ai faites, les hasards de la vie, mes lectures comme celle de Charles Juliet « Rencontres avec Bram van Velde », j'ai voulu gagner ma vie comme peintre,



*Topographie, 2015-2016. Huile sur toile, 60 x 76 cm
Courtesy artiste. Photo Luc Schrobiltgen*

vivre de ma peinture non d'une manière entrepreneuriale telle qu'elle peut exister aujourd'hui, mais avec la possibilité de rester complètement disponible, à passer des heures devant un tableau, à lire ou à essayer d'écrire quelque chose. J'ai engagé une carrière de peintre loin de la conception spéculative de l'art. J'ai vécu très simplement sans aucune amertume, et même à une certaine période de ma vie dans une maison où il n'y avait pas d'eau, et où il neigeait l'hiver sur le lit. Deux de mes aînés ont été élevés dans ces conditions-là. Je n'ai pas une culture du patrimoine, je vends ma main-d'œuvre. La finalité n'étant pas de posséder une voiture, une piscine ou un avion privé, mais de pouvoir me consacrer à la peinture, en toute liberté, et juste avec des revenus financiers qui me le permettent. Le reste ne m'intéresse fondamentalement pas.

Quels ont été les événements ou les rencontres qui vous ont permis de consacrer votre vie à la peinture ?

Il s'agit essentiellement de hasards de vie sans jamais aucun démarchage ni un quelconque objectif en tête. J'ai commencé à peindre en 1982 et six mois après j'exposais à la foire de Bâle et vendais mes toiles à une galerie de New York. Des événements marquants qui déterminent mon entrée dans ce monde de l'art que je ne connaissais pas et sans vraiment comprendre ce qui se passait. Ensuite, j'ai été représenté par la Galerie Rodolphe Janssen avec qui j'ai collaboré pendant dix ans. J'ai découvert l'influence des collectionneurs sur la réussite de la carrière d'un artiste, la façon dont les œuvres arrivent dans les musées, et la manière dont le milieu de l'art fonctionne. Les collectionneurs attendent d'un peintre qu'il exploite une forme de peinture qui lui est identifiable, or pour ma part on me faisait la remarque que ma peinture changeait tout le temps. Je trouvais troublant qu'on me demande de faire évoluer ma peinture tout en me répétant qu'il ne fallait rien changer, qu'une peinture gestuelle devait le rester. Je n'ai jamais pu me résoudre à produire des objets fabriqués, même avec de la bonne volonté, composer à la commande un petit tableau pour les toilettes ou un grand pour le salon. Je sais que je n'y arriverai pas parce que ce n'est pas ce qui m'anime.

ENTRETIEN - BERNARD GAUBE

Pour vous la création est-elle l'expression d'une contrainte ou d'une liberté ?

Il y a à la fois cette idée de création et de liberté, que l'on retrouve chez Joan Miró, où l'atelier est comme un humus. Je dois apprivoiser ce qu'il s'y passe et ce qui apparaît sur la toile. Quand je m'interrogeais sur ma peinture j'avais en tête l'ouvrage de Jean Bazaine « L'exercice de la peinture » et dans le même temps la métaphore réconfortante que m'avait donnée un ami de celui qui, vivant dans un château, peut chaque jour changer de pièce et éprouver une expérience différente. Cela m'a aidé à titrer ce que je faisais et j'ai appelé mon œuvre « l'exercice d'une peinture ». La pratique de la peinture, pour moi qui suis très didactique, répond à cette dimension de recherche et à ce côté « cahier de brouillon ». C'est une façon de parler du langage de la peinture, de son exécution, et non pas d'un paysage ou d'un nu, même si évidemment ma peinture contient des portraits, des autoportraits, et toute une iconographie. Philip Guston disait que le public qui regarde les tableaux d'un peintre a du mal à imaginer qu'il ne sait pas ce qu'il peint. Parfois je dois apprivoiser ce que j'ai peint, alors je mets les toiles au Purgatoire. Les reprenant parfois des années après, elles sont comme des strates de compréhension qui se superposent. La plus mauvaise position quand on dessine ou que l'on peint est de ne pas arrêter de se regarder agir et forcément alors de se juger. Laisser surgir ce jugement de valeur montre qu'on est passé à côté de la question de la peinture.



Autoportrait - Trouer le plan du regard, 2014-2016. Huile sur toile, 56 x 46 cm
Courtesy artiste. Photo Luc Schrobiltgen

« Le changement est l'expression d'un désir de vivre, du désir de peindre. »

Qu'est-ce qui fait alors la force d'une peinture ?

À mes débuts, je pensais qu'il était bien d'avoir un geste car je confondais encore la force d'un tableau avec la force du geste. Ce qui, à mes yeux, n'a aujourd'hui strictement rien à voir. Maintenant je pense que la force d'un tableau vient de sa composition, de la manière dont sont organisés les différents éléments sur la surface de la toile. J'ai fréquenté assidûment les musées pour étudier les compositions des tableaux, leur géométrie, en regard avec les écrits de Paul Klee. Une façon tout autant ludique qu'érudite d'étudier mes pairs. Je me pose toujours la question de ce que je vais mettre sur la toile, à quoi je vais accrocher la couleur, le geste, pourquoi cette ligne, etc. J'aborde ce plan vide en mettant des repères et en structurant l'espace par une mise au carreau en gardant à l'esprit un regard sur les proportions, le Modulor. Pour certains peintres, la force d'un tableau se situe tout autre part. J'ai rencontré un collectionneur qui soutenait un groupe de peintres pour qui la seule voie possible en peinture était la couleur. C'est alors que je me suis rendu compte que je ne m'étais jamais réellement préoccupé de celle-ci, ni étudié les rapports entre les couleurs, leurs tonalités. Je me suis alors plongé dans leur étude notamment à travers les écrits de Kandinsky. D'autres artistes consacrent tous leurs efforts à répondre à une mythologie, à une certaine idée de ce à quoi doit ressembler la peinture dans son aspect le plus académique. J'ai moi-même essayé à un moment donné de répondre à l'appel de la figuration, du dessin classique, pensant qu'on pouvait être un peu dans un entre-deux. Je garde toujours en tête cette anecdote que l'un des peintres de référence du Douanier Rousseau était Ingres. Quelles que soient les préoccupations du peintre, je continue de penser que la peinture, par son caractère intuitif, exprime qu'il se passe quelque chose d'indicible, et nous place dans l'ordre de la sensation.

Né en 1952 à Kisantu en République Démocratique du Congo
Vit et travaille à Bruxelles

www.studiobernardgaube.com

Bernard Gaube est soutenu par l'Ahah de Pascaline Mulliez & Marine Veilleux

Expositions récentes (sélection)

2019

What we talk about, when we talk about Painting, Galerie Pierre Hallet, Bruxelles
Collection Baudouin Oosterlynck, Kamer Negen, Rixensart

2018

Carte blanche à Françoise Safin
Centre wallon d'art contemporain « La Châtaigneraie », Flemalle
Territoire en Paysage, Arts plastiques en Province de Namur
Ancienne coutellerie Pierard, Gembloux

Actualités

Du 10 octobre au 12 décembre 2020
I am one of them, exposition personnelle
commissariat Septembre Tiberghien
L'ahah #Griset #Moret, Paris